



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

5 (1997)
Guerres civiles

Yannick RIPA

Le mythe de Dolorès Ibarruri

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Yannick RIPA, « Le mythe de Dolorès Ibarruri », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/414> ; DOI : 10.4000/clio.414

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/414>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Yannick RIPA

Le mythe de Dolorès Ibarruri

- 1 « *No pasaran* » (ils ne passeront pas). Devant les micros del Ministerio de Gobernacion, la députée communiste Dolorès Ibarruri officialise le mot d'ordre destiné à unir les forces de gauche contre les rebelles fascistes. En ce 19 juillet 1936, au lendemain du coup d'Etat nationaliste, les défenseurs de la démocratie viennent de trouver leur cri de ralliement ; une femme, qui devient un mythe, incarne la lutte.
- 2 Les facettes de cette construction imaginaire se dévoilent aisément : voix du peuple silencieux, mère victimaire et mère courage de tous les Espagnols, modèle du don de soi pour la juste cause, charisme qui flirte avec une religiosité laïque, femme d'audace, drapée de noir, haranguant les soldats pour qu'ils rejoignent la République, creusant des tranchées, franchissant des frontières à la recherche d'alliés... Les figures s'enchevêtrent subtilement pour achever de construire le personnage de la Pasionaria¹.
- 3 Le mythe, à l'évidence, fonctionne aussitôt né : rassembleur, stimulant, culpabilisant les tièdes montrés d'un doigt féminin, comble de l'insulte. Il permet, du moins un temps, l'oubli des étiquettes politiques, de celle de l'oratrice même à laquelle tous n'adhèrent pas. Dans sa poétique historique, le mythe de Dolorès Ibarruri dépasse les clivages de partis. Une République, une fois de plus, s'est choisi une femme pour l'incarner. Est-ce à dire que le mythe transgresse aussi la différence des sexes et qu'à travers lui s'instaure une réelle égalité homme-femme, processus ébauché par la République et accéléré par la guerre civile ?
- 4 Les mots de Dolorès Ibarruri ont une immense influence sur les républicains. A peine prononcés, ils deviennent mot d'ordre, sans être assimilés à l'énoncé de la ligne du Parti communiste, pensée juste, vérité incontournable.
- 5 Des phrases choc se détachent de ses discours et sont élevées au rang de slogans ou de références. Ainsi la mémoire collective a-t-elle retenu quatre phrases historiques : « *Illes ne pasaran pas* », « *Le peuple espagnol préfère mourir debout que vivre à genoux* », « *Les hommes au combat, les femmes au travail* », « *Mieux vaut être la veuve d'un héros que l'épouse d'un lâche* ». Répétées, diffusées, adulées, ces formules désignent le comportement que les républicains doivent adopter ; à y regarder de plus près, elles ont une forte coloration sexuée et dessinent une chronologie de l'action guerrière propre aux femmes.

No pasaran

- 6 Le « *no pasaran* » définit l'absolue nécessité de l'unité. Même si une partie de l'armée est restée fidèle à la République, le régime ne dispose pas d'une structure militaire capable d'arrêter les tenants d'un nouveau pronunciamiento ; le peuple, auquel les autorités ont refusé jusqu'au soulèvement les armes qu'il réclamait, a devancé l'initiative gouvernementale ; il s'empare des armes là où elles se trouvent. Dans cette défense spontanée de la République, dans cet espoir d'une révolution qui anime certains, la classe, le sexe l'âge importent peu. Seule compte la victoire au bout du fusil. Il passe de mains en mains et s'arrête aussi dans celles des femmes ; elles sont là, mêlées aux hommes avec lesquels elles partagent les mêmes valeurs.
- 7 Ont-elles, en ces instants, pensé défendre les acquis féministes de la République contre une probable réaction nationaliste ? Cette dimension du combat n'est présente que chez les féministes et les militantes, engagées dans la lutte anti-fasciste avant le coup d'état ; la milicienne Rosario Sanchez Mora, surnommée la Dinamitera, l'atteste : « *La majorité des femmes qui se rendirent au front appartenaient aux organisations ouvrières et étaient totalement conscientes de défendre une constitution qui leur avait donné beaucoup de liberté et savaient que toutes ces libertés allaient être supprimées par les fascistes s'ils arrivaient au pouvoir* »². Cette dimension n'a pas effleuré le plus grand nombre de femmes, happées par l'urgence, entrées dans un processus de prise de conscience du danger fasciste, accéléré par le péril imminent. Pour elles, l'ennemi à abattre est le fascisme, sans analyse approfondie de ce qu'infère l'idéologie des rebelles dans les rapports de sexes. Toutefois, certaines se

souviennent aujourd'hui de leur émotion à porter les armes, encore étonnées que des hommes les leur aient données ou laissé prendre.

8 Parce qu'elle n'oppose pas deux armées et qu'elle intime l'ordre à chacun de prendre parti au risque de créer des « fidélités géographiques »³, sans contenu politique réelle, la guerre civile favorise l'oubli de la hiérarchie des sexes. Le discours d'appel aux armes de Dolorès Ibarruri abonde en ce sens ; il s'adresse aussi aux femmes, une inclusion qui n'allait pas de soi. En effet, dans sa demande d'union, l'oratrice place sur le même plan « *les ouvriers, les paysans des diverses provinces (...), les communistes, les socialistes et les anarchistes, les républicains démocrates, les soldats et les forces fidèles de la République (...)* », avant de s'adresser aux « *femmes héroïques du peuple* ». Celles-ci n'appartiennent ni à une classe, ni à un parti ; elles sont traitées en catégorie distincte, flattées par le souvenir de la bravoure des Asturiennes en 1934, exhortées à lutter « *aux côtés des hommes* », comme les soldats doivent lutter aux côtés des travailleurs dont ils sont distincts. En dépit de ces subtiles nuances, le discours de la Pasionaria bouleverse les représentations ; l'union gomme les frontières de sexe et bouscule l'attribution séculaire des rôles.

9 Durant l'été 1936, celui de la confusion et donc de tous les possibles, des femmes sont dépossédées de leurs armes ou les déposent de leur plein gré, perdues dans le champ masculin de la guerre, mais les miliciennes, anarchistes en tête, continuent la lutte armée. La propagande républicaine s'empare de leurs silhouettes, corps de femmes en salopette d'homme bleue (*el mono azul*), le temps de les utiliser sur ses affiches pour vilipender ceux qui ne combattent pas. L'engagement féminin rabaisse les neutres au rang de lâches parmi les lâches puisqu'ils ne sont pas même capables d'occuper des postes de combat tenus par des femmes. En ces premiers mois de ferveur révolutionnaire, la diffusion de la figure de la milicienne participe donc de l'universalisme populaire. Mais on est là au cœur de « l'illusion lyrique » car la transgression des genres est essentiellement un symbole qui sert la guerre, qui la grandit d'une sorte de générosité.

10 Les organisations féminines ne sont pas en reste ; *Mujeres Libres*, le journal des femmes anarchistes, consolide cette légende égalitaire des premiers jours, en écrivant en juillet 1937 : « *La femme aussi, laissant de côté l' ancestrale apathie que la lutte de classe et les phénomènes sociaux lui avaient toujours provoquée, sentit l'élan de l'illusion révolutionnaire, dans son âme d'éternelle « reléguée », d'être humain recouvert par l'éternelle poussière de l'oubli. Elle n'hésita pas et se lança décidée dans la rue pour combattre au côté de l'ouvrier qu'il fût ou non son compagnon (...)* Elle offrit sa jeune vie dans les premiers jours de la lutte héroïque dans laquelle chaque homme était un héros et chaque femme égalait un homme »⁴.

11 La vérité quantitative et qualitative est tout autre. Les miliciennes furent très remarquées mais peu nombreuses ; les travaux historiques s'accordent sur ce point mais une réelle estimation chiffrée fait encore lourdement défaut. Ces petits groupes sont constitués par des femmes jeunes, célibataires ou compagnes, mariées ou pas, de miliciens auxquels elles restent unies dans la lutte. Leur engagement armé aux premières lignes du combat est la suite logique de leur politisation antérieure dans les syndicats et les organisations féminines antifascistes. Leur profil ne correspond pas à celui de « la femme espagnole », modelée par des siècles d'une culture patriarcale qui pratique la séparation des sexes et l'enfermement des femmes dans une fonction maternelle sublimée. Les miliciennes et leurs quelques bataillons sont donc une exception, comme une exaspération de l'héroïsme féminin.

12 Derrière ce miroir aux alouettes se campe une réalité plus conforme à la tradition. La division des rôles est à peine ébranlée qu'elle s'impose à nouveau : avançant une moins bonne connaissance des armes chez les femmes que chez les hommes, les combattants assignent à leurs compagnes de lutte des travaux logistiques, souvent dans la lignée de leurs tâches usuelles : cuisine, couture, soins médicaux... Cet argument - qui ne s'applique pas à des hommes pareillement ignorants de la pratique des armes - sert de prétexte pour écarter toute femme du combat. Les prémices de cette exclusion apparaissent durant l'été 1936 : paroles de réticences, diminution de l'apologie des miliciennes, refus de les intégrer dans l'armée par les voies normales, interdiction de leur présence dans les unités internationales.

- 13 En septembre, les propos de Dolorès Ibarruri ne démentent pas l'union initiale ; si elle émet des doutes sur l'orthodoxie des partis autres que communiste, elle continue d'associer les femmes à la lutte armée. Toutefois une évolution se perçoit dans le dispositif de guerre qu'elle loue ou incite à suivre : les femmes ne sont plus présentées comme des combattantes de la première heure mais comme des remplaçantes des soldats décimés et ce dans une logique éminemment familiale : « *Les soeurs et les femmes se hâtent de prendre sur le front la place des maris et des frères tombés en combattant. Elles sont prêtes, elles aussi à sacrifier leur vie pour la cause de la liberté, car elles n'ont qu'un seul désir : vaincre le fascisme* »⁵. Et Dolorès Ibarruri de souligner le jusqu'au-boutisme du peuple espagnol, qui « *préfère mourir debout que vivre à genoux* », pour tenter d'ébranler le non-interventionnisme du Front populaire français⁶.
- 14 La Pasionaria semble alors en décalage avec la stratégie mise en place à la fin de l'été par les dirigeants : l'armée républicaine sera exclusivement masculine. Une décision militaire renvoie les femmes à l'arrière, faisant fi de leur héroïsme, de leur désir, de leur rage et de leurs larmes. Seules les figures majeures parviennent à rester au front. Alors que la guerre civile dans la guerre civile se précise, tous les partis tombent d'accord sur la nécessité de la division sexuée du combat⁷ dans un bel unanimité qui en dit long sur la solidarité des hommes dans la défense du pouvoir masculin.

« Les hommes au combat les femmes au travail »

- 15 Tel est le nouveau mot d'ordre qui justifie la *retaguardia* (le retour à l'arrière) à lui seul; sans qu'aucune allusion ne soit jamais faite à la mesure gouvernementale⁸, seule ladite formule de la Pasionaria est sans cesse rappelée. Or, aucune référence précise, à la différence des autres propos de la militante, n'est avancée dans les journaux de l'époque. Les historiens sont bien en peine d'être plus précis : les mémoires de la Pasionaria font l'impasse sur le sujet, ce qui tendrait à faire croire que l'invention de la formule n'est pas de son fait. On la trouve dans sa bouche, un an plus tard, dans un tout autre contexte. Il ne s'agit alors plus d'éloigner les femmes du front mais de condamner les hommes demeurés à l'arrière et de rendre obligatoire le service militaire masculin alors que les femmes de la *retaguardia* assurent la bonne marche de l'économie: « *Il y a en Espagne assez de femmes pour remplacer les hommes qui sont sous les armes (...) Les femmes sont descendues dans la rue, exigeant que les hommes partent pour le front et se déclarant prêtes à prendre leur place auprès des machines. Si les femmes sont pénétrées d'une si haute conscience de leur devoir civique, quelle lâcheté ce serait de la part des hommes que de ne vouloir pas se rendre au front* »⁹.
- 16 Alors que, de fait, le slogan scinde la lutte selon le sexe, les organisations féminines s'appliquent à démontrer qu'il n'existe aucune hiérarchie dans les tâches, qu'il est, en conséquence, tout aussi valeureux de recoudre des uniformes et de faire marcher la machine industrielle que de porter les armes. C'est là se voiler la face et refuser d'entendre le regain d'antiféminisme qui entoure la *retaguardia*. Dame nature retrouve subitement ses droits : la fameuse incapacité des femmes à manier les armes ne tiendrait pas de leur manque de formation militaire mais de leur faiblesse constitutionnelle.
- 17 Aux propos opportunistes qui louaient les miliciennes succèdent des critiques qui servent à justifier l'exclusion des femmes de l'armée. En pleine guerre se développe une curieuse polémique autour du *mono azul*, expression de la rigidité mentale des protagonistes, de leur attachement au respect du genre, de leur peur de la violence féminine et de la perte du monopole masculin de la guerre. Revêtir le *mono azul* revient à voler aux hommes un des symboles de reconnaissance de leur virilité et donc du pouvoir qu'il induit ; de part et d'autre des Pyrénées, porter la culotte signifie être le maître. La révolution sociale s'arrête à la porte des foyers, y compris pour les militants les plus avancés en matière de libération des moeurs sexuelles, les anarchistes¹⁰. Les miliciennes, par leur silhouette androgyne, outragent la dignité de la femme : les femmes en *mono azul* sont des coquettes qui ne prennent pas la guerre au sérieux. La confusion est entretenue entre les miliciennes du front et les jeunes filles de l'arrière qui ont adopté ce vêtement et les journaux se font l'écho de cette accusation : « *Les femmes qui se pavanent en salopette dans les rues principales de la ville ont confondu la guerre avec un carnaval. On a besoin de plus de sérieux. Il faut en finir avec ces revues qui publient des*

photos de femmes, armées d'un fusil et qui n'ont jamais tiré un coup de feu de leur vie (...) La frivolité dans la guerre est une arme dangereuse »¹¹.

18 Dans sa robe noire, cheveux tirés, sans l'ombre d'un maquillage, la Pasionaria est, elle, une femme honorable, une mère marquée par la perte de ses enfants et de tous les innocents tués par cette guerre¹².

19 Mais il est attaqué plus vile encore que ces joutes sur la coquetterie féminine. Les arguments avancés par les dirigeants portent moins sur la nécessité économique de la présence des femmes à l'arrière que sur la nocivité de leur présence au front : elle vide les tranchées et remplit les hôpitaux - à en croire la presse et même un Durruti - de soldats atteints de maladie vénérienne. La présence de prostituées à l'avant, ce qui au demeurant ne devrait pas impliquer qu'elles soient dépourvues d'opinion politique, permet un amalgame rapide et pratique entre les miliciennes et les péripatéticiennes ; le discrédit éclabousse toutes les femmes du front et intime l'ordre, moral, sanitaire et stratégique, de contrôler la circulation des femmes et de les renvoyer à l'arrière. A partir de 1937, la présence féminine à l'avant est bel et bien insignifiante.

20 Comment les femmes ont-elles réagi ? La question reste sans réponse car leurs porte-parole valorisent la *retaguardia* et défigurent la réalité. Ainsi, Dolorès Ibarruri affirme que ce sont elles qui ont souhaité retourner à l'arrière pour remplacer au travail les hommes accaparés par les combats. Les revues féminines lui emboîtent la pas, y compris *Mujeres Libres* qui pourtant a soin de conserver son autonomie de pensée et d'action et refuse la proposition de la Pasionaria d'unir toutes les associations féminines¹³ : « *Mais dans cette lutte longue et continuelle de deux classes qui se haïssent à mort, tout ne peut être ramené au courage. L'entendant ainsi, la femme réfléchit et comprit que les escarmouches de rue étaient très loin de ressembler à la lutte méthodique régulière et désespérante des tranchées. Donc, le comprenant et reconnaissant sa propre valeur comme femme, elle préféra échanger le fusil contre la machine industrielle et l'énergie contre la douceur de son âme de FEMME. La véritable femme ne déshonora pas le front. Elle sut au contraire donner à la grossière atmosphère de guerre la délicate douceur de la psychologie féminine (...)* »¹⁴.

21 Seule fidélité au discours féministe, la défense des prostituées dont *Mujeres Libres* se fait l'avocate, pointant la responsabilité des hommes : « *C'est une incohérence morale incompréhensible que nos miliciens – magnifiques combattants au front pour de si chères libertés – soient à l'arrière ceux qui alimentent et étendent même la dépravation bourgeoise dans une de ses formes d'esclavage les plus pesantes : la prostitution des femmes.* »¹⁵

22 Désormais le discours dominant place la femme là où la rhétorique des années de guerre la laissera désormais, aux côtés des enfants et des victimes aux mains nues. Désormais la mort des femmes est désignée par le terme « assassinat ».

« Mieux vaut être la veuve d'un héros que la femme d'un lâche »

23 Aux côtés des enfants, la femme perd toute personnalité propre, elle n'est plus qu'évoquée, dans son cercle familial, comme épouse, mère ou soeur. L'héroïque défense de Madrid ordonne la participation de tous. La Pasionaria réclame la militarisation du peuple ; l'usage éventuel des armes par les femmes est présenté comme un geste désespéré, qui les situe non dans une position de soldat offensif mais dans une position défensive.

24 Si le combat armé des femmes est remis à plus tard, elles doivent continuer de faire preuve d'abnégation et d'esprit de sacrifice dans la défense de la République et de la démocratie. L'aura de la Pasionaria enferme les femmes dans la culture sacrificielle qu'on leur impose depuis des siècles : « *La victoire ne pourra être obtenue que par des sacrifices et l'abnégation. Ne retenez pas vos fils et vos maris (...) Pensez qu'il vaut mieux être des veuves de héros que des femmes de lâches.* »¹⁶

25 Le vrai débat sur la complémentarité hiérarchique des sexes est évité au profit d'une survalorisation du combattant qui rejaillit sur les femmes grâce aux liens familiaux. La conclusion de Dolorès Ibarruri reprend cette idée clé : « *Vous ferez tout ce qui relève de votre domaine pour être des femmes de héros et non des femmes de lâches* ».

- 26 Sont ainsi renforcées les représentations du féminin et du masculin, une définition close des rôles : dans celui de la victime, la femme, dans celui du sauveur héroïque, l'homme : « *Communistes : au combat, intellectuels, petite bourgeoisie, tous à défendre Madrid, à défendre vos femmes, vos mères, vos soeurs et votre liberté menacée.* »¹⁷
- 27 Par cette étonnante énumération, les Espagnoles républicaines entrent dans l'ultime séquence de leur guerre : elles jouent les soutiens moraux et réclament la défense de Madrid, agissant indirectement sur le cours des événements. Leurs actes sont évoqués par Dolorès Ibarri comme des actes de désespoir ultime avant la fuite, enfants aux bras, vers la frontière française.
- 28 C'est précisément cette image de mater dolorosa de la *retaguardia* que les mémoires de la Pasionaria ont contribué à dessiner et à véhiculer. L'hagio-graphie de la députée communiste, développée après sa mort, a contribué à gommer le rôle du mythe de Dolorès Ibarri dans la mise en place d'une chronologie de guerre spécifique aux femmes. Il est impossible d'évaluer la conscience que possédait la militante de l'utilisation de son image symbolique. Ce qui retient notre attention, c'est l'impact du mythe, utilisé pour renforcer les rapports traditionnels de sexes. L'emblématique Dolorès Ibarri, femme à l'évidence exceptionnelle, est une exception acceptée comme telle.
- 29 Toutefois la finalité n'est pas pleinement atteinte. La *retaguardia* travaille à une prise de conscience des femmes de leurs capacités à investir le champ économique, elle leur procure un nouvel horizon. De plus, la coordination de la *retaguardia* sous l'égide de l'Organisation des femmes antifascistes confère à leur travail une indéniable dimension politique : les femmes luttent contre le fascisme et aussi pour leur liberté, voire leur émancipation.
- 30 L'échec de la République ne permet pas de savoir si les fissures dans la construction des sexes l'auraient emporté sur le ciment de consolidation que les républicains se sont efforcés d'appliquer au cours du conflit. La politisation des femmes et leur conscience du danger fasciste sont, elles, indéniables ; elles expliquent leur rapidité d'organisation dans les camps français de l'exil et leur entrée précoce et massive dans la résistance, dernière étape pour nombre d'entre elles d'un combat commencé en juillet 1936 et qui s'achève dans les chambres à gaz et la mort des camps de concentration nazis.

Notes

1 Dolorès Ibarri signe de ce surnom ses premiers articles, pour les avoir écrits lors de la Semaine sainte de 1918. Cf. Manuel Vázquez Montalbán, *Pasionaria y los siete enanitos*, Barcelone, Planeta, 1995, 542 p.

2 Cit. in Antonina Rodrigo, *Mujeres para la historia, la España silenciada del siglo XX*, Madrid Compania Literaria, 1996, p. 312.

3 Expression de Julio Arostegui qui s'oppose à l'existence de deux Espagnes, in *La Guerra civil española, 50 años después*, Ouvrage collectif, Madrid, Labor, 1985, p. 93.

4 *Mujeres Libres*, n° 10, juillet 1937.

5 *Mundo Obrero*, 23 septembre 1936 ; « Les Femmes sur les fronts de guerre », *La Défense*, 4 septembre 1936 (hommage à une milicienne qui remplit au front le vide laissé par son frère mort) - « Notre cri de guerre le monde l'entend ! », *Mundo Obrero*, 23 sept. 1936.

6 Discours au meeting du vélodrome d'Hiver de Paris, 8 septembre 1936.

7 Sur l'évolution des anarchistes, Yannick Ripa : « Le genre dans l'anarcho-syndicalisme espagnol », *Clio*, n° 3, 1996, pp. 196-203.

8 Du reste, les archives ne semblent pas avoir gardé trace de cet ordre, Géraldine Scanlon en a conclu qu'il s'agissait d'une mesure militaire et non d'un décret de la République.

9 Discours prononcé au meeting organisé à Barcelone après la clôture de l'assemblée plénière du Comité central du Parti socialiste unifié de Catalogne, Trebal, 3 février 1937.

10 Yannick Ripa, « Le genre ... », *art. cit.*

11 Diari Oficial del Comitè antifeixista de salut pública de Badalona : « De solidaridad obrera. La frivolidad en los frentes y en la retaguardia. La guerra es una cosa mas seria », 3 septembre 1936, cit. in Mary Nash, « La miliciana : otra opción de combatividad femenina antifascista », *Las Mujeres y la Guerra civil, Jornadas de estudios monograficos*, Salamanque, octobre 1989, Ministerio de Asuntos sociales, Madrid, 1991, p. 98.

12 Mère de six enfants, Dolorès Ibarri en déjà perdu quatre lorsque la guerre éclate. Son fils Ruben est tué sur le front à l'âge de vingt-deux ans. Cette dimension tragique est utilisée dans la construction, mais aussi dans la perpétuation de sa légende, quitte à se jouer de la chronologie de ses deuils. Maria José Capellin Corrada, *De la casa al compromiso político. Dolores Ibarri, mito del pueblo, 1916-1939*, Madrid, Fundación Dolores Ibarri, 1996, p. 111.

13 *Mujeres Libres*, 11 août 1938.

14 *Mujeres Libres*, 10 juillet 1937, ce texte fait suite aux lignes louant les femmes au début de la lutte, préalablement citées (souligné par nous).

15 *Mujeres Libres*, Ruta, 21 janvier 1937.

16 Discours pour la défense de Madrid, meeting du 14 octobre 1936.

17 Appel au PC, 2 novembre 1936, in Dolorès Ibarri, *El único Camino*, Paris, Ed. Sociales, 1962, p. 323.

Pour citer cet article

Référence électronique

Yannick RIPA, « Le mythe de Dolorès Ibarri », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/414> ; DOI : 10.4000/clio.414

Droits d'auteur

Tous droits réservés
